

La trace de l'ombre. Pour une phénoménologie de la clandestinité littéraire

1. Martin Heidegger, *Être et temps*, [1927], trad. Emmanuel Martineau, 1985, §7, pp. 47-48 :

Qu'est-ce donc que la phénoménologie doit « faire voir » ? Qu'est-ce qui doit, en un sens insigne, être appelé phénomène ? Qu'est-ce qui, de par son essence est *nécessairement* le thème d'une mise en lumière *expresse* ? Manifestement ce qui, de prime abord et le plus souvent, *ne* se montre justement *pas*, ce qui, par rapport à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent, est *en retrait*, mais qui en même temps appartient essentiellement, en lui procurant sens et fondement, à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent.

[...] Il peut être recouvert au point d'être oublié, au point que la question qui s'enquiert de lui et de son sens soit tue. Ce qui par conséquent requiert, en un sens insigne et à partir de sa réalité la plus propre, de devenir phénomène, c'est cela dont la phénoménologie s'est thématiquement « emparée » comme de son objet.

[...] « Derrière » les phénomènes de la phénoménologie il n'y a essentiellement rien d'autre, mais ce qui doit devenir phénomène peut très bien être en retrait. Et c'est précisément parce que les phénomènes, de prime abord et le plus souvent, ne sont pas donnés qu'il est besoin de phénoménologie. L'être-recouvert est le concept complémentaire du « phénomène »

2. Emmanuel Levinas, « La lumière », dans *De l'existence à l'existant*, Vrin, [1947], 2013, pp. 66-67 :

La lumière qui remplit notre univers [...] est phénoménologiquement la condition du phénomène, c'est-à-dire du sens : ce qui vient du dehors – illuminé – est compris, c'est-à-dire vient de nous. C'est par la lumière que les objets sont un monde, c'est-à-dire à nous. La propriété est constitutive du monde : par la lumière, il est donné et appréhendé.

[...] C'est en cela que la vision est le sens par excellence. Elle appréhende et situe. [...] L'obscurité de [certaines] sensations tient à leur absence d'horizon, à la surprise qu'elles sont pour nous quand on les prend pour elles-mêmes.

La lumière rend donc possible cet enveloppement de l'extérieur par l'intérieur, qui est la structure même du sens. [...] Par la lumière, l'objet, tout en venant du dehors, est déjà à nous dans l'horizon qui le précède ; vient d'un dehors déjà appréhendé et devient comme venu de nous, commandé par notre liberté.

3. Jacques Derrida, « Violence et métaphysique », dans *L'écriture et la différence*, Seuil, 1967, pp. 122, 126 et 136-137 :

[Dès ses débuts, la pensée d'Emmanuel Levinas] veut, sans philologie, par la seule fidélité à la nudité immédiate mais enfouie de l'expérience elle-même, se libérer de la domination grecque du Même et de l'Un (autres noms pour la lumière de l'être et du phénomène).

[Mais] il est difficile d'élever un discours philosophique contre la lumière. Et trente ans plus tard, lorsque les griefs contre le théorétisme et la phénoménologie – husserlienne – deviendront les motifs essentiels de la rupture avec la tradition, il faudra encore que s'offre à

un certain éclaircissement la nudité du visage d'autrui, cette « épiphanie » d'une certaine non-lumière, devant laquelle devront se taire et désarmer toutes les violences. En particulier celle qui a partie liée avec la phénoménologie.

[...] Incapables de respecter l'autre dans son être et dans son sens, phénoménologie et ontologie seraient donc des philosophies de la violence. A travers elles, toute la tradition philosophique aurait partie liée, dans son sens et en profondeur, avec l'oppression du totalitarisme du même. Vieille amitié occulte entre la lumière et la puissance, vieille complicité entre l'objectivité théorique et la possession technico-politique. [...] Voir et savoir, avoir et pouvoir ne se déploient que dans l'identité oppressive et lumineuse du même et restent, aux yeux de Levinas, les catégories fondamentales de la phénoménologie et de l'ontologie. Tout ce qui m'est donné dans la lumière paraît m'être donné à moi-même par moi-même. Dès lors, la *métaphore* héliologique ne fait que détourner notre regard et fournit un alibi à la violence historique de la lumière : déplacement de l'oppression technico-politique vers la fausse innocence du discours philosophique. Car on a toujours cru que les métaphores innocentent, levaient le poids des choses et des actes.

4. Antony McKenna, « Avant-propos » à Gianluca Mori, *Athéisme et dissimulation au XVII^e siècle*. Guy Patin et le *Theophrastus redivivus*, Honoré Champion, 2022, pp. 8-12 :

L'attribution du *Theophrastus redivivus* (1659) à Guy Patin est le fruit d'une enquête fascinante où il s'agissait de faire « parler » tous les détails. J'ose croire que tous les amateurs de polars apprécieront la méthodologie de l'enquête, qui conduit le lecteur implacablement [...] à conclure avec Gianluca Mori à la responsabilité de l'ancien doyen de la Faculté de médecine.

La démarche est celle du *profiler*, qui agence d'abord tous les détails de la vie sociale du suspect. [...] Aux indices de la vie sociale et aux indices textuels, il importe de joindre les thèses proprement philosophiques du *Theophrastus* partagées avec Patin.

[...] En fin de compte, [...] on acquiert l'« intime conviction » que Guy Patin est le « coupable » – ou plutôt, tout simplement, l'auteur du premier manifeste de l'athéisme en France.

5. Miguel Benitez, « Un avant-coureur des Lumières : le secret de Gabriel Poitevin », dans *Le foyer clandestin des Lumières. Nouvelles recherches sur les manuscrits clandestins*, Honoré Champion, 2013, p. ? :

Le chercheur est un détective – et un inquisiteur, si l'on veut. Il exhume des documents ordinairement enfouis sous la poussière des siècles. Le hasard n'y est pour rien, ou si peu : tout d'abord, seul trouve qui fréquente les archives, les fonds manuscrits, les collections de livres rares ; puis, le chercheur suit avec pertinacité des traces, de minces indices le plus souvent, qui échappent à la plupart des lecteurs ; il lui faut enfin questionner, au sens fort, ces documents : car afin qu'ils révèlent ce qu'ils ont longtemps caché jusques dans leurs moindres plis, « on les doit quasi contraindre, comme en la torture », pour reprendre la formule utilisée, avec une ironie sans doute involontaire, par François de Fougères dans sa traduction de l'*Universae naturae theatrum* de Jean Bodin.

6. Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes emblèmes traces. Morphologie et histoire*, Verdier, [1986], 1989, pp. 233 et 242-243 :

Vers la fin du XIX^e siècle – plus précisément dans la décennie 1870-1880 – commença à s'affirmer dans les sciences humaines un paradigme indiciaire fondé précisément sur la sémiotique. Mais ses racines étaient beaucoup plus anciennes.

[...] Faute de documentation verbale à rapprocher des peintures rupestres et des objets fabriqués, nous pouvons recourir à des fables qui nous transmettent parfois un écho, même tardif ou déformé, de ce savoir d'autrefois. Trois frères (raconte une fable orientale) rencontrent un homme qui a perdu un chameau – ou, dans d'autres variantes, un cheval. Sans hésiter ils le lui décrivent : il est blanc et aveugle d'un œil, il porte deux outres sur le dos, l'une pleine de vin et l'autre d'huile. Ils l'ont donc vu ? Non, ils ne l'ont pas vu. Aussi sont-ils accusés de vol et jugés. Pour les frères c'est un triomphe : en un éclair ils démontrent comment des indices insignifiants leur ont permis de reconstruire l'aspect d'un animal qu'ils n'avaient jamais eu sous les yeux.

Les trois frères sont évidemment dépositaires d'un savoir relatif à la chasse (même s'ils ne sont pas chasseurs). Ce qui caractérise ce savoir, c'est la capacité de remonter, à partir de faits expérimentaux apparemment négligeables, à une réalité complexe qui n'est pas directement expérimentable. On peut ajouter que ces faits sont disposés par l'observateur de manière à donner lieu à une séquence narrative, dont la formulation la plus simple pourrait être « quelqu'un est passé par là ». [...] Le chasseur aurait été le premier à « raconter une histoire » parce qu'il était le seul capable de lire une série cohérente d'événements dans les traces muettes (sinon imperceptibles) laissées par sa proie. »

7. Emmanuel Levinas, *Nouveaux essais et Raccourcis*, dans *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Vrin, [1967], 2006

a) « Réflexions sur la technique phénoménologique », p. 160 :

Faire de la phénoménologie – c'est dénoncer comme naïve la vision directe de l'objet.

b) « La trace de l'autre », pp. 262-263 et 278-279 :

L'apparition de l'être est possiblement apparence. L'ombre est prise pour une proie, la proie est lâchée pour l'ombre. [...] La philosophie occidentale coïncide avec le dévoilement de l'Autre où l'Autre, en se manifestant comme être, perd son altérité.

Si la signifiante de la trace consiste à signifier sans faire apparaître, si elle établit une relation avec l'illégitimité – relation qui, personnelle et éthique, – qui, obligation, – ne dévoile pas – si, par conséquent la trace n'appartient pas à la phénoménologie – à la compréhension de « l'apparaître » et du « se dissimuler » – on pourrait, du moins, s'en approcher par une autre voie en situant cette signifiante, à partir de la phénoménologie qu'elle interrompt.

La trace n'est pas un signe comme un autre. Mais elle joue aussi le rôle du signe. Elle peut être prise pour un signe. Le détective examine comme signe tout ce qui marque sur les lieux du crime l'œuvre volontaire ou involontaire du criminel, le chasseur marche sur la trace du gibier, laquelle reflète l'activité et la marche de la bête que le chasseur veut atteindre,

l'historien découvre, à partir des vestiges qu'avait laissés leur existence, les civilisations anciennes comme horizon de notre monde. Tout se range en un ordre, en un monde, où chaque chose révèle l'autre ou se révèle en fonction d'elle.

[...] La trace authentique, par contre, dérange l'ordre du monde. Elle vient en surimpression. Sa signifiante originelle se dessine dans l'empreinte que laisse celui qui a voulu effacer ses traces dans le souci d'accomplir un crime parfait, par exemple. Celui qui a laissé des traces en effaçant ses traces, n'a rien voulu dire ni faire par les traces qu'il laisse. Il a dérangé l'ordre d'une façon irréparable. Il a absolument passé. *Être en tant que laisser une trace, c'est passer, partir, s'absoudre.*

Mais tout signe est, dans ce sens, trace. En plus de ce que le signe signifie, il est le passage de celui qui a délivré le signe. La signifiante de la trace double la signification du signe émis en vue de la communication. Le signe se tient dans cette trace. Cette signifiante résiderait pour une lettre, par exemple, dans l'écriture et le style de cette lettre, dans tout ce qui fait que, lors de l'émission même du message que nous captions à partir du langage de cette lettre et de sa sincérité, quelqu'un passe purement et simplement. Cette trace peut à nouveau être prise pour un signe. Un graphologue, un connaisseur de styles ou un psychanalyste, pourra interpréter la signifiante singulière de la trace pour y quérir les intentions scellées et inconscientes, mais réelles, de celui qui a délivré le message. Mais ce qui, dès lors, dans la graphie et dans le style de la lettre, reste spécifiquement trace, ne signifie aucune de ces intentions, aucune de ces qualités, ne révèle ni ne cache précisément rien. Dans la trace a passé un passé absolument révolu. Dans la trace se scelle son irréversible révolution. Le dévoilement qui restitue le monde et ramène au monde et qui est le propre d'un signe ou d'une signification, s'abolit dans cette trace.

c) « Enigme et phénomène », pp. 291-301 :

Cette façon pour l'Autre de quérir ma reconnaissance tout en conservant son incognito, en dédaignant le recours au clin d'œil d'entente ou de complicité, cette façon de se manifester sans se manifester, nous l'appelons – en remontant à l'étymologie de ce terme grec et par opposition à l'apparoir indiscret et victorieux du *phénomène* – énigme.

[...] Le phénomène, l'apparition en pleine lumière, la relation à l'être assurent l'immanence comme totalité et la philosophie comme athéisme. L'énigme, intervention d'un sens qui dérange le phénomène, mais tout disposé à se retirer comme un étranger indésirable, à moins qu'on ne tende l'oreille vers ces pas qui s'éloignent, est la transcendance même, la proximité de l'autre en tant qu'autre.

[...] L'énigme passe non pas la connaissance finie, mais la connaissance tout court. La connaissance repose sur l'apparition, sur le phénomène, lequel déroule l'être de l'étant, mettant, par la lumière, toutes choses ensemble, ordonnant l'ordre. [...] Cette façon de signifier [propre à l'énigme], qui ne consiste ni à se dévoiler, ni à se voiler, est absolument étrangère au cache-cache de la connaissance. [...] Retraite comme un adieu qui se signifie non pas en s'ouvrant au regard pour l'inonder de lumière, mais en s'éteignant jusqu'à l'incognito dans le visage qui fait face. Il y faut, nous l'avons dit, quelqu'un qui ne soit plus agglutiné à l'être et qui, à ses risques et périls, réponde à l'énigme et saisisse l'allusion.

[...] La façon de l'énigme et la moralité. [...] Celui qui a passé n'a jamais été en présence.